

Le braconnier qui s'était fait servan

Autor(en): **Fridolin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le braconnier qui s'était fait servan

A mon vieil ami M. le docteur C. à S.

Il y eut de tous temps de joyeux farceurs, et comme la race n'est pas près de s'éteindre, il y en aura assurément pendant longtemps encore. Voici une historiette qui m'a été contée au Vieux-Pays, un soir qu'assis devant un feu de branches et brindilles de mélèze, nous écoutions la pluie tambouriner rageusement contre les vitres et sur les tavillons du chalet. Le vent, soufflant en rafales, semblait s'acharner à arracher la poutraison gémissante pour l'éparpiller au loin.

Les premiers colchiques, précurseurs d'un automne précoce, avaient déjà pointillé de leurs gracieuses flammèches mauves les maigres prairies de l'alpe. La saison de la chasse venait à peine de débiter, coïncidant habituellement avec celle où le prévoyant montagnard, soucieux d'assurer la subsistance de sa famille durant l'hiver souvent bien long, bouchoie son porc qui, devenu peu à peu dodu à souhait grâce à la constante sollicitude de la famille, est maintenant « bien à point ».

Le jour où l'on fait boucherie revêt toujours, là-haut, une certaine importance, aussi est-il fixé quelque temps à l'avance.

Devant la demeure héritée des parents, la cuve de sapin aux flancs lisses et propres reluit aux caresses du soleil automnal, ayant pour voisin le vieux trabichet solidement campé sur ses quatre jambes. Tous deux attendent, impassibles, leur victime annuelle puis, une fois leur tâche accomplie, seront relégués dans quelque coin du réduit, d'où ils ne sortiront qu'à semblable occasion.

Dans la cuisine aux parois noircies, les femmes s'affairent. Toute la famille est là, hormis les tout petits qui, n'étant pas encore des aides, sont, en l'occurrence, trop encombrants ; aussi ont-ils été confiés à la sollicitude de quelque voisine complaisante.

Le maître du logis est un robuste sexagénaire, affable et jovial, auquel ses fonctions de conseiller ont valu l'estime générale.

Pour la circonstance, il s'est assuré les services de deux de ses familiers, dont il connaît bien les qualités dans l'art de fabriquer de savoureux produits d'une conservation parfaite.

L'un d'eux est le garde forestier de la région, homme serviable autant que bon enfant, doué d'une excellente mémoire lui permettant d'avoir constamment quelque chose à dire, d'autant plus qu'il connaît mieux que personne les habitudes des hôtes de la forêt.

Etant fréquemment appelés à se rendre dans les hauts pâturages, ces deux hommes se plaisaient à monter vers les cimes qui les dominent. Alors, marchant prudemment tantôt côte à côte, tantôt l'un derrière l'autre, ils observaient les moindres détails du paysage devenu familier, les commentant en cours de route. Ils remportèrent de ces randonnées maint souvenir qu'ils aimaient à raconter lors des longues veillées de l'hiver.

Quant à l'autre collaborateur bénévole — on se rend volontiers des coups de mains réciproques à la montagne — c'était un grand gaillard, aussi sec qu'un cent de clous, barbu comme un vieux bouc noir et agile comme un écureuil. Les affaires communales n'eurent jamais pour lui l'attrait des longues heures d'attente : l'affût du gibier derrière quelque rocher, ce qui l'avait rendu à tel point taciturne qu'il ne desserrait guère les dents que pour boire et manger. Ses nombreux démêlés

avec les gardes-chasses étaient devenus légendaires et lui avaient valu, nonobstant, de véhémentes protestations d'innocence, de savants alibis, une très solide réputation de braconnier incorrigible.

Une petite histoire, à laquelle le manque notoire de sécurité du gibier protégé n'était sans doute pas tout à fait étrangère, l'avait contraint à descendre la veille à la plaine pour s'expliquer. Comme l'affaire s'était révélée laborieuse, il n'avait pu regagner que fort tard son modeste logis de célibataire endurci. Sa sobriété coutumière avait toutefois été mise à rude épreuve, si bien qu'il en avait rapporté une soif si terrible qu'elle le tourmentait comme si de nombreux essaims d'invisibles mouches s'acharnaient à vouloir lui prodiguer leurs inopportunes caresses...

Déjà le corps de la bête saignée à blanc gisait au fond de la cuve d'où s'échappait la vapeur de l'eau additionnée d'une poignée de résine destinée à faciliter l'extraction des soies dont la victime était revêtue. Chacun était à son poste car, comme le dit le proverbe : « Quand tsacon s'aide, nion ne sè craïve ». Pourtant, notre braconnier méditait combien ces « lendemains d'hier » sont parfois pénibles. Bientôt, n'y tenant plus, il prit comme prétexte d'avoir oublié son inséparable bouffarde pour s'esquiver un instant, histoire de s'aller rafraîchir un brin à la fontaine.

— Passe en même temps à la chambre et apporte-moi mes lunettes, lui cria le conseiller tout en découpant les jambons.

Peu après, notre homme reparut, tirant de larges bouffées de sa pipe. Bientôt les saucisses sont ficelées, le lard déposé dans le saloir et la viande suspendue aux crochets derrière les madriers gris de la petite cave. Les femmes s'empressent autour de l'imposante cafetière qui trône, fumante, près de l'âtre. Pendant ce temps, les hommes montent les escaliers de la chambre au plafond bas, faisant résonner du pas lourd de leurs grosses chaussures ferrées les marches de l'escalier de bois.

Une bouteille ventrue de vieux marc de derrière les fagots, accompagnée de trois gobelets d'un verre épais dont l'aspect était des plus engageants, étaient déposés sur la table.

— Tiens, on dirait une poule entourée de ses poussins, fit le braconnier d'un air détaché.

Puis, soupesant la fiole après en avoir flairé le contenu en connaisseur, il la repose négligemment sur la table, s'exclamant avec une moue de dépit :

— Eh bien, Conseiller, « au respect », faut croire que les temps ont bien changé depuis cette maudite guerre, autrement tu aurais eu vergogne de nous mettre devant une bouteille... vide !

Le bon conseiller, n'en croyant pas ses yeux, n'y comprenant plus rien, affirmait que, le matin, la bouteille était pleine. Peut-être cette mauvaise farce était-elle imputable à quelque énigmatique servan qui se serait introduit subrepticement chez lui pour commettre le méfait...

— Et pourtant, on dit bien qu'ils ne boivent que du lait, ajouta-t-il avec un bon sourire.

Tandis que, riant sous cape, le braconnier opinait de la tête, le troisième convive, se doutant bien de quelque chose, restait sceptique.

— Et, poursuivit le narrateur, comme n'y a pas que les femmes pour aller raconter les affaires, l'histoire fit bientôt le tour du village, à l'hilarité générale.

Cependant, quelque temps après, le brave conseiller eut par hasard la clef de l'énigme et apprit que le malicieux servan n'était autre que l'intrépide braconnier qui avait bel et bien repéré la bouteille et qu'une soif inextinguible avait incité à prendre pour prétexte l'absence de son vieux brûlot pour aller vider, à lui seul, le contenu de la fiole laissée sans méfiance à la gueule du loup... à deux jambes.

Fridolin.

Yens, fin août 1951.